

LE CAHIER BLEU

NUMÉRO TROIS





**LE
CAHIER
BLEU**

NUMÉRO TROIS

NOVEMBRE 1994

LE CAHIER BLEU

Volume I, numéro 3

Novembre 1994

Comité de rédaction

Directrice

Louise Myette

Collaborateurs

Micheline Blais

Nicole Durand

Daniel Gagnon

Guy Gervais

Guy Lafond

Le Cahier bleu

éditions québécoises de l'oeuvre

3507, rue Aylmer

Montréal, Québec

H2X 2B9

Tél.: (514) 844-3621

ISSN-1201-2505

Chères amies, chers amis,

Nous sommes au terme de la première année de ce Cahier Bleu commencé en février 1993 sous l'égide et l'inspiration de Mère, au service de la pensée et de l'action de Sri Aurobindo. Au moment de vous inviter à vous joindre à nous pour une deuxième année, nous aimerions préciser que le Cahier Bleu s'orientera vers une réflexion plus diversifiée. Nous présenterons dans le Cahier Bleu des articles qui, sans nécessairement se référer directement à Sri Aurobindo, illustreront l'évolution du monde vers «*L'Idéal de l'Unité Humaine*», selon l'objectif de Sri Aurobindo. Nous faisons nôtre ce mot de Sri Aurobindo au moment de publier la revue l'Arya:

«La terre est un monde de Vie et de Matière, mais l'homme n'est ni un végétal, ni un animal, il est un être spirituel pensant qui est ici-bas pour transformer et employer son enveloppe animale en vue de buts plus élevés avec des motifs supérieurs et avec des instruments plus divins.»

C'est cette pensée et cette action dans le monde qui nous intéresseront, et son application à tout le registre des activités humaines tant individuelles que sociales.

Puisqu'il faut songer aux moyens de concrétiser cette revue, l'abonnement de soutien (20 \$ pour trois numéros) nous est nécessaire pour en continuer la publication. Votre adhésion, et peut-être celle de vos amis, décidera de son existence. Nous vous saurions gré de signifier votre participation avant le 15 décembre prochain.

Louise Myette

entrevue

Jocelyna Dubuc

Jocelyna Dubuc est la présidente du Centre de santé d'Eastman, dans l'Estrie. Elle en est l'âme dirigeante depuis 17 ans.

J'ai connu Jocelyna Dubuc à Pondichéry, en décembre 1970. Je la voyais se promener dans les rues, absorbée dans une concentration continue. J'ai découvert depuis que Jocelyna, c'est aussi la vie toute ronde, l'enthousiasme des défricheurs. J'ai voulu savoir comment cette femme d'affaires et cette organisatrice audacieuse percevait maintenant ces années où la méditation et l'oeuvre de Sri Aurobindo occupaient toute son attention.

L. M.

Je voulais faire du yoga à plein temps

«À douze ans, j'étais déjà attirée par le yoga, sans pour cela le connaître. Vers l'âge de 21 ou 22 ans, j'enseignais la géographie et l'histoire à l'école secondaire. Un ami, à qui je demandai s'il connaissait une bonne école de yoga, me suggéra de me rendre au Centre Sri Aurobindo. J'ai compris à l'époque: Sri Europe Bindo... Cet ami me prêta le livre de Satprem: «L'Aventure de la Conscience». Ma vie a alors basculé, je me suis dit: c'est ça qui m'intéresse. J'abandonnai l'enseignement et décidai de me rendre à Pondichéry. Avant le dé-

part, j'ai tenté de me joindre à un centre de méditation, je cherchais des techniques. À ma grande déception, nous ne méditions que quatorze minutes par jour; moi, c'est le yoga à plein temps qui m'intéressait.

La méditation

Aussitôt arrivée à l'Ashram de Pondichéry, tout ce que je voulais c'était de mettre en pratique cette phrase de Sri Aurobindo qui m'avait tellement frappée: «*la première étape du yoga c'est de faire taire le mental*». Je me demandais comment fait-on? Il faut d'abord commencer par connaître le mental, savoir comment il fonctionne, comment naît la pensée. Je n'entrevois pas d'autres outils pour cela que la méditation. Je me disais: *c'est simple, tout ce qu'il faut faire, c'est taire le mental*. J'étais désarmante dans ma naïveté; c'est ce qui a fait que toute ma vie s'est orientée, alors, vers cette recherche.

Je méditais huit heures par jour. C'était plutôt une observation continue des mouvements intérieurs, de leurs jaillissements. Des gens m'expliquaient, dans le jargon du yoga: «*J'ai eu un mouvement du vital*.» «*Ce sont des forces de ci ou de ça*.» Ça me tapait sur les nerfs, j'avais la sensation qu'on s'amuse à mettre des jugements sur les choses, sur les gens, au lieu de faire le vrai travail: observer, regarder. J'ai commencé à observer des changements, tout un univers éclata; je commençais à goûter la poésie, les mots sont devenus lumineux et se sont mis à m'habiter, à parler d'eux-mêmes. La musique aussi, il me semblait que je l'avais toujours aimée intellectuellement, mais, maintenant tout l'être vibrait aux sons. C'est à ce moment que je

suis tombée en amour avec les fleurs – c'est devenu une passion – les êtres et les choses se mettaient à vibrer, à parler, ce qui a donné lieu à de nombreux rêves, des rêves prémonitoires.

Tout a commencé à éclater et j'ai commencé à découvrir ce que j'appelle maintenant le «senti corporel»: j'avais l'impression que la pensée jaillissait d'une bulle qui montait du ventre. Je n'ai jamais vérifié cela; ma méditation était très dynamique, pas du tout statique. Bien sûr, il arrivait toutes sortes de phénomènes comme la perception que le corps s'allonge, grossit, s'élargit, mais tout cela n'était pas important pour moi. Je faisais ma propre technique de méditation que j'appellerais plutôt «d'attention». Ce qui m'amenait tout à coup à habiter dans un chakra (centre d'énergie) puis dans un autre.

Ce qui est intéressant, c'est que spontanément je me suis mise à régresser et à retrouver toutes les maladies physiques que j'avais eues quand j'étais jeune, avec les rêves qui y correspondaient.

Pour moi, cette méditation déclenchait un processus naturel d'auto-nettoyage. J'avais mon aspiration, elle me guidait, je ne cherchais pas les expériences. Ce qui devait se nettoyer, se nettoyait.

La vie

J'ai passé une période difficile après cette grande intensité. Période difficile parce que j'ai résisté à certaines expériences intérieures qui me faisaient peur. Mes huit heures de méditation par jour, c'était comme faire mes gammes, aller à l'école. Puis il a fallu que je

revienne à la vie. Car, par la méditation, j'étais devenue un ange, je m'étais désincarnée. Il m'a fallu prendre la vie dans toute sa globalité avec tout ce que cela comportait. Je ne pouvais plus me réfugier dans la méditation où j'étais confortable. J'étais obligée de me prendre là où j'étais, très démunie. Comme la phrase de Sri Aurobindo m'avait guidée vers la méditation, une phrase de Jane Roberts m'a guidée dans ce retour à l'humain: «*Si on avait voulu faire de vous un ange vous ne seriez pas sur la terre; vous avez à vous incarner comme personne humaine!*». J'ai dû affronter les relations humaines, comprendre pourquoi on est toujours confronté avec les relations. Quand j'étais en méditation, je n'avais pas de problèmes avec cela, j'étais au-dessus. Ma conviction c'est qu'il y a un contrat comme humain que l'on a à tenir, ça s'appelle les relations. Je peux me sauver dans la méditation, mais je passe à coté de mon incarnation. Alors, j'ai cassé l'outil de la méditation, mais j'en ai gardé la sensibilité.

Mère et Sri Aurobindo

Si Mère et Sri Aurobindo n'avaient pas été là, dans toute leur ampleur, je n'aurais pas entrepris le Centre d'Eastman, avec cette notion de «non-jugement» et que tout peut être utilisé pour faire des découvertes. Ils m'ont certainement guidée dans mon travail.

Je voyais Mère comme une inspiratrice, je l'ai toujours vue ainsi, je n'ai jamais pris Mère pour un gourou. Pour moi, elle était plutôt une inspiratrice, une personne qui avait assumé tout son être, qui est allée au bout d'elle-même.

Je ne crois pas diminuer Mère en la voyant ainsi; c'est lui donner sa grandeur, sa grandeur humaine, car si on donne des pouvoirs divins à quelqu'un, on oublie tout l'effort qu'il nous faut faire. Je me disais, Mère c'est la personne la plus extraordinaire pour Mère mais chacun doit devenir la personne la plus extraordinaire pour elle-même.

Les paroles de Mère et de Sri Aurobindo, ce sont les leurs, ça les concerne. Moi, je garde mon libre arbitre.

Mes problèmes je n'en parlais pas à Mère, parce que je trouvais qu'elle était assez occupée à ses affaires, je ne voulais pas créer un problème de plus. D'ailleurs n'avait-elle pas dit: «À force de vouloir faire de moi un dieu vous allez me tuer.». À cause de tout ce poids qu'on mettait sur elle, je sentais une grande compassion pour elle.

À ma fête, je me souviens d'avoir été très frustrée parce que je n'arrivais pas à m'ouvrir, je ne sentais rien devant elle, je me sentais contente, privilégiée mais je ne sentais rien d'extraordinaire. Les moments de contact avec Mère qui ont été les plus importants furent toujours dans mes rêves ou pendant mes méditations.

Quelquefois j'utilisais sa photo comme un outil de méditation, je me laissais glisser dans ses yeux et je rentrais en elle et je baignais dans la mer. Sa photo n'était pas un objet de dévotion, j'aurais pu faire la même chose avec une fleur, à un autre niveau. Mais je lui faisais confiance, je sentais que je pouvais me permettre d'entrer en elle et que rien de mal ne pouvait m'arriver.

Les paroles de Sri Aurobindo me touchaient plus que les paroles de Mère, Elle était l'inspiratrice, et Lui, Il représentait une force de concentration, une force de discipline. L'intensité de ma méditation, c'est Sri Aurobindo qui en était l'inspiration, sa pensée large me nourrissait.

Faire le silence, ouvrir par en bas, demander à la Force de descendre, non pas la faire monter, ça je l'ai retenu parce que la faire monter c'était ouvrir tous les chakras avec tous les pouvoirs que cela suppose et, de ça, j'avais une peur bleue.

Longtemps la *Synthèse des yoga* a été mon livre de chevet, pendant des années et des années je n'ai lu que du Sri Aurobindo.

Depuis un an, j'ai repris le goût de méditer; l'an passé j'ai fait une retraite de cinq jours avec Tich Nhat Han, j'ai retrouvé l'ange en moi mais aussi le bel humain, et les deux peuvent s'aider. Il n'y a pas de conflit.»

J'ai appris, tard, que quand la raison mourrait, la Sagesse naissait; avant cette libération, j'avais seulement la connaissance. (Aphorisme 6)

Sri Aurobindo

Françoise Houle-Bégin

Françoise, que je connais depuis près de trente ans, ne m'en voudra pas d'avouer ici son grand âge, comme elle le dit, car c'est peut-être son plus bel âge. À 77 ans, elle est vivante, chaleureuse, active, disponible, les longues années de dépression et de difficultés sont derrière et tout ce qui l'a inspirée semble lui revenir comme un cadeau. C'est une grand-mère que tous les enfants et adolescents souhaiteraient avoir. En ce moment, elle réalise l'un des rêves de sa vie, écrire des mélodies sur les versets de *Savitri* de Sri Aurobindo. Elle voudrait, de tout son cœur, partager cette joie avec d'autres. Françoise Houle-Bégin nous livre ici quelques souvenirs de ses séjours auprès de Mère.

L.M.

Mère, je vous amène avec moi au Québec

«Quand j'ai entendu parler de Sri Aurobindo, j'avais déjà commencé à étudier le Hatha-Yoga. Pendant un cours, j'entendis le mot «yoga mental», et j'ai demandé au professeur ce que c'était, il m'a dit, c'est de Sri Aurobindo. J'ai alors lu les *Bases du Yoga* ou le *Guide du Yoga*, je ne me souviens plus; et puis j'ai découvert le Bulletin du Centre d'Éducation de l'Ashram. À partir de ce moment, j'ai senti que cela pouvait répondre à mon besoin le plus profond et que j'avais trouvé une clef pour toute ma vie. Je n'ai vécu ensuite que pour aller en Inde où j'ai fait deux voyages avant de décider d'y rester.

En arrivant à l'Ashram pour la première fois, je suis allée tout de suite au Samadhi (tombeau de Sri

Aurobindo) avec les trois roses que j'avais apportées du Québec, et je les ai déposées; quelle émotion quand je me suis vue au Samadhi! Trois jours après j'ai rencontré Mère. De cette première rencontre, les détails sont devenus vagues dans mon souvenir. C'est l'état que je retrouve, l'impression que la chambre était immense sous une lumière bleutée; je ne lui ai pas parlé... Mais je garde un souvenir surtout de la force de son regard, c'était comme deux vrilles qui me pénétraient... Elle m'a donné une fleur, un hibiscus blanc, et elle m'a dit: «*Ça mon petit c'est la grâce divine.*». Je suis retournée à ma chambre, toute la journée j'ai été dans une immense joie avec mon hibiscus, une fleur que je ne connaissais pas. Cet hibiscus blanc changeait de couleur dans la journée, du blanc au rouge et j'ai compris par ce symbole que j'avais tout un cycle à vivre.

Je me souviens d'avoir écrit à Mère dans cette période pour lui demander la grâce qu'un jour je puisse mettre en musique les textes de Sri Aurobindo. Quand j'ai rencontré le musicien, Sunil, à l'Ashram, j'ai été inspirée par cette phrase de Sri Aurobindo: «*J'ai enfermé le vaste monde en mon plus vaste moi.*». Par la suite, il m'est venu une mélodie pour ce texte.

La deuxième fois que j'ai vu Mère, n'écoutant que mon enthousiasme, je lui ai sauté au cou – ce qui était loin d'être habituel à l'Ashram – je l'ai embrassée sur la joue et je lui ai dit: «Mère je vous amène avec moi au Québec!»; je me souviens de son regard comme des yeux qui t'attrapent.

Quand je suis revenue ici et que j'ai commencé à enseigner le Hatha-Yoga, il paraît que cette rencontre avec Mère transpirait en moi, tous les gens me disaient

que j'étais lumineuse; mais moi, je ne songeais qu'à une chose: retourner là-bas; je voulais retourner pour vivre auprès de Mère. J'ai écrit à Mère pour lui demander, mais à partir de ce moment là tout s'est mis à mal aller dans ma vie. Je n'ai reçu sa réponse que quatre mois plus tard, quatre longs mois de doutes et de difficultés.

J'ai été acceptée comme ashramite, cela veut dire que l'on est pris en charge. On m'avait demandé de m'occuper d'un «guest house» pour les occidentaux. C'était une belle maison face à la mer et j'avais une cuisinière indienne, Adolphine, une femme admirable. J'ai aussi enseigné le piano et le chant.

Pendant ces trois années à Pondichéry, j'ai vécu en pensant au Québec presque tout le temps, mon corps était en Inde, mais moi, j'étais au Québec. C'était très difficile, j'ai été très souvent malade, crispée, anxieuse; je me suis terriblement ennuyée, je me sentais prisonnière de ma décision. Dès le premier soir de mon arrivée, tout à coup c'était comme si je me réveillais d'un cauchemar, en me disant: «Qu'est ce que tu fais là?». Ce fut très difficile mais en même temps il m'arrivait des choses merveilleuses. Il a fallu trois ans pour que je commence à m'adapter. Mais alors, mon mari que j'avais quitté depuis plusieurs années, m'offrit un billet pour venir passer quatre mois au Québec. J'ai vécu deux belles semaines en rentrant, puis j'ai rencontré de grandes difficultés, je suis tombée dans un trou. Puisque je ne pouvais plus retourner en Inde, il me semblait que j'avais perdu l'occasion de ma vie. Alors je suis tombée très malade; l'enfer a commencé pour environ douze ans, avec de petites respirations de temps à autre.

Je me suis intéressée à toutes sortes de disciplines, de recherches pendant ces douze années. Mais je n'ai vraiment jamais abandonné Mère et Sri Aurobindo qui étaient toujours là comme des phares pour moi.

Maintenant, avec le recul je comprends pourquoi j'ai été forcée de rester au Québec. Mère m'a donné le nom de «Sangati» (1971) qui veut dire «harmonie» et quand j'ai reçu cette carte avec mon «nom», la première image qui m'est venue à l'esprit, c'était l'image de mon mari. Je me suis dit: «comment puis-je faire l'harmonie avec tous et ne pas la faire avec lui». Cela n'avait pas de sens, et c'est cela qui s'est fait.

En Inde, je me souviens qu'on parlait beaucoup de *Savitri* de Sri Aurobindo, il n'existait qu'en langue originale, c'est-à-dire en anglais. J'aurais donc voulu comprendre l'anglais. Grâce à la traduction de quelques extraits par Mère, j'ai pu commencer à le lire et à écrire des mélodies. À Pondichéry, j'avais déjà commencé à recevoir des mélodies sur des paroles de Mère; plus tard, j'ai mis en musique tout ce que Mère avait traduit de *Savitri*. Depuis qu'une amie, Claire Tourigny, fait la traduction de *Savitri*, je mets tout *Savitri* en musique, au rythme de sa traduction, c'est vraiment mon grand véhicule, ma joie.

Une belle image reste encore gravée en moi. À Auroville, lors de l'inauguration de l'emplacement du Matrimandir, on avait allumé un grand brasier à cet endroit et plusieurs îlots de brasiers tout le long de la route d'Auroville à Pondichéry. C'était au lever du soleil; il me semblait avoir vécu ces mêmes moments dans une vie antérieure, en Égypte.

Et plus j'avance en âge, plus je sens au plus profond de mon âme, un immense amour et une gratitude sans limites pour ces grands êtres divins que sont Mère et Sri Aurobindo. En pensant à eux, il me vient à l'esprit ce vers de Savitri: «*Tout ce vaste Univers n'est rien que Lui et Elle.*».

Quand j'entends parler d'une juste fureur, je m'émerveille du pouvoir qu'ont les hommes de se leurrer eux-mêmes.

*C'est un miracle que les hommes puissent aimer Dieu tout en ne parvenant pas à aimer l'humanité. De qui sont-ils amoureux?
(Aphorismes 51 et 52)*

Sri Aurobindo

essai

Les révolutions spirituelles sont les grandes semailles

Nicole Durand

Le monde connaît trois sortes de révolutions. Les révolutions matérielles ont de puissants résultats; les révolutions morales et intellectuelles sont infiniment plus vastes dans leurs horizons et plus riches dans leurs fruits; mais les révolutions spirituelles sont les grandes semailles. (Pensées et Aphorismes p. 20)

Sri Aurobindo

Toute la philosophie de Sri Aurobindo est fondée sur la notion d'évolution. Mais, d'une façon générale, lorsqu'on se retourne pour voir les progrès accomplis par l'humanité, et que l'on compare des périodes entre elles, on constate que le monde progresse par bonds, donc par révolutions. Pour Sri Aurobindo, celles-ci sont de trois ordres: matérielles, morales et intellectuelles et enfin spirituelles.

Il constate, dans «Aperçus et pensées», que les révolutions matérielles ont de puissants résultats. Certes, on ne peut pas nier que les progrès de la connaissance et de la technologie, pour ne prendre que ces deux-là, nous ont fait faire des pas de géant.

Ainsi, les progrès de l'hygiène, associés à ceux de la connaissance médicale et pharmaceutique d'une part et à ceux des techniques de la médecine (chirurgie, par exemple) d'autre part, nous ont amené à presque tripler l'espérance de vie humaine en seulement trois siècles. Des endémies et épidémies qui planaient sur certains pays comme une fatalité sont maintenant contenues. Des fléaux comme la variole ont été pratiquement rayés de la carte. Grâce à la biogénétique et à l'isolation des gènes, nous pourrions empêcher la survenance de certaines maladies pourtant programmées dans notre vie.

L'agronomie a également fait accomplir au monde une véritable révolution. Les plantes ont franchi les barrières des océans et ont essaimé sur d'autres continents que celui de leur origine. Leur culture et leur rendement poussé par la mécanisation et l'hybridation des espèces ont permis de nourrir et peupler la planète. La Chine, pays pourtant le plus peuplé a éradiqué la famine. Ce résultat impressionnant semble montrer que le monde peut puiser très loin en lui-même pour dépasser ses limites.

Enfin, comment ne pas évoquer la révolution des communications qui a réduit la planète à un «village» où tout se sait instantanément et en tout lieu. La transmission de l'information et du savoir est aussi un facteur de progrès, lui-même porteur de révolution dans divers domaines.

Mais ces résultats, pour puissants qu'ils soient, ont, nous le savons bien, des effets pervers. Si nous reprenons chacun de ces trois exemples, nous voyons que tout se passe comme si on avait tellement joué avec la matière qu'elle se joue aujourd'hui de nous.

Sur le plan sanitaire, les virus sont de plus en plus résistants. Par ailleurs, on semble enregistrer la résurgence de certaines maladies comme la tuberculose. De nouveaux fléaux comme le SIDA nous prennent totalement au dépourvu. Commentant le dernier livre du philosophe André Glucksmann, «*La fêlure du monde: éthique et SIDA*», le professeur de médecine Jean-Paul Escande écrit: «*Glucksmann a raison: oui, le SIDA est venu culbuter les certitudes souvent sincères, parfois orgueilleuses, ou même simplement prétentieuses, de ceux qui, après les antibiotiques, avaient proclamé un peu vite la victoire sur les maladies infectieuses.*»

Peu avant de mourir, le biochimiste Jacques Monod se demandait: «*Est-ce que la surpopulation dans le Tiers-Monde ne découle pas, en partie, des progrès de la biologie, de la médecine et de la pharmacie?*» Pathétique remise en question des travaux d'une vie pourtant couronnés par un Prix Nobel de médecine. Cette préoccupation rejoint celle de Sri Aurobindo qui, dès 1914, constatait:

La science médicale a été une malédiction plus qu'une bénédiction pour l'humanité. Certes, elle a brisé la violence des épidémies et découvert une chirurgie merveilleuse mais elle a aussi affaibli la santé naturelle de l'homme et multiplié les maladies individuelles; elle a implanté dans le mental et dans le corps la peur et la dépendance; elle a appris à notre santé à ne pas s'appuyer sur la solidité naturelle mais sur la béquille branlante et répugnante des comprimés du règne minéral et végétal. (Aphorisme 387)

Sri Aurobindo

Pour sa part, Michel Serres décrit bien le problème actuel: «*La génétique, la biochimie, la physique et les techniques associées nous donnent, certes, bien des pouvoirs, mais, très vite, nous devons administrer ce pouvoir même qui, pour le moment, paraît nous échapper parce qu'il va plus vite et ailleurs et plus loin que nos facultés de le prévoir, que nos capacités de le gérer, que nos désirs de l'infléchir, que notre volonté d'en décider. Il ne dépend plus de nous que tout dépende de nous. Nous maîtrisons le monde et devons donc apprendre à maîtriser notre propre maîtrise. (...) Nous sommes passés du pouvoir au devoir, de la science à la morale, et l'iceberg a pivoté. (...) Nous sommes obligés à une vision du monde et du temps très large. Oui, nous sommes acculés à la morale et à la philosophie.*»

Pour reprendre notre précédent exemple de l'agronomie, on peut se demander si notre intervention pour remodeler la nature n'est pas allée trop loin. Les semences hybrides occidentales, véritables produits d'une génétique agronomique, ne conviennent pas à tous les sols. Ainsi, nous avons connu l'échec en convainquant les Somaliens d'arracher leurs propres cultures pour planter nos semences qui ne fructifièrent pas. Pour avoir péché par un ethnocentrisme que Claude Lévy-Strauss a souvent dénoncé, nous touchons là encore à la morale.

Enfin, dans le cas de notre exemple sur les communications, nous avons aussi fait «bénéficiaire» les endroits les plus reculés du monde des «modèles» des pays les plus «avancés», donc les mieux nantis. L'effet de choc produit chez les déshérités aurait sans doute pu être évité si l'on s'était penché sur l'aspect moral de la diffusion sans préparation de ce type d'information. Il faut voir dans cette négligence une illus-

tration de ce que le sociologue Edgar Morin appelle «le sous-développement mental et moral propre à notre vision économique, mercantile, technique de l'idée de développement». Et Edgar Morin rejoint ici Sri Aurobindo.

La race la plus robuste et la plus saine existant sur la terre était celle des sauvages d'Afrique; mais combien de temps pourront-ils rester sains et robustes une fois que leur conscience physique aura été contaminée par les aberrations mentales des races civilisées? (Aphorisme 393)

Sri Aurobindo

On le voit, le bilan contrasté des révolutions matérielles appelle une révolution intellectuelle et morale. Le débat en cours risque d'être fructueux puisqu'il concerne en particulier des questions aussi fondamentales que le respect de la Nature et de l'Autre. Il y a déjà eu de grandes révolutions intellectuelles comme la Déclaration des droits de l'Homme ou morales comme celles des grandes causes humanitaires. Mais ce n'est pas suffisant, on ressent le besoin d'une révolution spirituelle vers laquelle la révolution intellectuelle et morale n'est qu'une étape. Sans doute aussi y a-t-il déjà eu des révolutions spirituelles. Sri Aurobindo dit à cet égard que «*Chaque religion a aidé l'humanité. Le paganisme a augmenté dans l'homme la lumière de la beauté, la largeur et la grandeur de la vie, la tendance à une perfection multiforme. Le christianisme lui a donné quelque vision de charité et d'amour divins. Le bouddhisme lui a montré un noble moyen d'être plus sage,*

plus doux, plus pur; le judaïsme et l'islamisme, comment être religieusement fidèle en action et zélé dans sa dévotion pour Dieu. L'hindouisme lui a ouvert les plus vastes et les plus profondes possibilités spirituelles. Ce serait une grande chose si toutes ces vues de Dieu pouvaient s'embrasser et se fondre l'une dans l'autre; mais les dogmes intellectuels et l'égoïsme des cultes barrent le chemin. Toutes ces religions ont sauvé un certain nombre d'âmes, mais aucune n'a encore été capable de spiritualiser l'humanité. Pour cela, ce ne sont pas les cultes ni les credo qui sont nécessaires, mais un effort soutenu d'évolution spirituelle individuelle qui englobe tout». (Pensées et Aphorismes p. 21)

Les conditions de cette révolution spirituelle sont-elles mieux réunies aujourd'hui que jamais? D'une part, le progrès nous a débarrassé de beaucoup de contraintes matérielles et la rationalisation nous a rapproché des choses de l'esprit. D'autre part, il existe des penseurs qui ouvrent la voie et Sri Aurobindo est au tout premier rang de ceux-ci. À preuve, il a écrit, au début de notre siècle, la pensée que nous avons tenté de commenter. Les exemples que nous avons évoqués pour illustrer son propos étant presque tous postérieurs à cette date, cela prouve, s'il en était besoin, l'actualité et l'utilité de sa réflexion aujourd'hui.

Il faut noter en terminant que les révolutions spirituelles qu'il évoque sont, selon ses propres mots, «les grandes semailles»; c'est-à-dire qu'elles sont le début de quelque chose et non un aboutissement. À propos de celle qui devrait les transcender toutes, Sri Aurobindo écrit: «Les changements que nous voyons dans le monde aujourd'hui sont intellectuels, moraux, physiques dans leur idéal et leur intention. La révolution spirituelle

attend son heure et, pendant ce temps, fait surgir ses vagues ici et là. Jusqu'à ce qu'elle vienne, le sens des autres changements ne peut pas être compris; et jusqu'à ce moment-là, toutes les interprétations des événements présents et toutes les prévisions de l'avenir humain sont choses vaines. Car la nature de cette révolution, sa puissance et son issue sont ce qui déterminera le prochain cycle de notre humanité.»

Les querelles entre sectes religieuses ressemblent à la querelle des cruches dont chacune voulait être seule à contenir le nectar d'immortalité. Laissez-les se quereller. L'important, pour nous, est de trouver le nectar, en quelque pots qu'ils soient, et d'obtenir l'immortalité. (Aphorisme 53)

Sri Aurobindo

La vertu de l'aphorisme

Guy Lafond

Parfois il m'est difficile de lire. L'esprit serait-il alors trop vif, trop alerte, trop exigeant, trop avide, trop impatient? Toujours est-il, qu'il ne peut se fixer au texte. Chaque phrase, chaque suggestion, chaque affirmation pose l'esprit dans un univers de relations si multiples qu'il risque de se dissoudre dans la poursuite d'un absolu. On dirait que je cherche à inclure l'idée énoncée dans un vaste cadre de référence où elle ne serait plus qu'un pion dans le jeu illimité de la pensée. Il faut qu'elle tienne sa place juste de crainte qu'elle n'usurpe une autorité qui ne pourrait être concédée qu'à une vision globale du réel. Il faut qu'elle soit partie prenante même de l'idée qui la contrarie. Elle ne doit nier d'aucune façon la légitimité de l'univers et de tout ce qu'il manifeste. Pour cela il me faut sortir du texte, l'inclure dans une vision où il est si profondément diminué que son importance n'est guère plus imposante qu'un potin de circonstance. La phrase lue m'apparaît alors comme un grain de sable, un flocon de neige, dans l'immensité de l'esprit. Je n'appartiens plus au texte.

D'autres jours il m'est impossible de lire. Pour la raison inverse. L'esprit alors est vide, inerte. Il se complaît dans le sentiment de sa propre vastitude, sans souci du contenu. Il est béat. Aucune pensée ne l'effleure. Que le regard tombe sur l'arbre dressé devant la fenêtre, qu'un parfum effleure les narines, qu'un souvenir surgisse... rien! Tout cela passe «comme un vol d'oiseaux dans un ciel clair». L'esprit ne retient rien, ne se fixe à rien, ne sollicite rien. Si ce n'est cette

jouissance de l'état où il se trouve. Il en arrive même à juger cet état inconvenant, non par une pensée d'inconvenance, mais comme s'il était attiré par sa propre extinction. Inutile d'ajouter que le texte alors est illisible, sans intérêt. Il est lui-même vide, inerte. Je l'abandonne pour une raison bien simple: je ne m'appartiens plus.

Si d'une part cette agitation mentale me donne l'illusion plaisante du pouvoir – celui de dominer le texte, d'accéder dialectiquement à une vision si inclusive que rien n'en déborde –, si d'autre part l'inactivité mentale se loge dans une paix lumineuse qui tourne à la fascination – fascination si particulière qu'elle risque de verser dans l'envoûtement –, ces états ne sont pas perpétuels. Il semble que l'esprit ait prévu un mécanisme par lequel il puisse se désengager de ces «extases» et reprendre ses fonctions plus quotidiennes. Ce mécanisme est double, pour pallier aux deux conditions d'impuissance. En effet, l'excitation du mental se résorbe soudainement dès que lui apparaît une formule, une pensée, brève, lapidaire, où il se repose. Cette pensée condense en lui, par sa formulation succincte, toute l'amplitude de la mise en relation à laquelle il s'était voué. C'est comme une sensation, dont l'évidence le pacifie. Il est de nouveau face à un réel qui lui semble concret. Rassuré, il peut reprendre la lecture. Ou dans l'autre cas, la quiétude mentale est balafmée d'un éclair: une idée y surgit à l'improviste avec une telle force qu'elle rompt l'envoûtement, s'impose, et par l'éclat de sa lumière dévoile un immense pan de réflexion où la pensée s'engage. L'esprit est revenu à lui-même, le livre exerce son poids. Dans un cas comme dans l'autre, l'esprit s'est libéré par l'aphorisme.

Ce mécanisme, je parviens à le déceler si bien que j'en prévois l'action et la dirige volontairement. Lorsque la pensée saisit une idée pour l'insérer dans une conscience élargie, j'accumule autour d'elle toutes les associations possibles, aussi lointaines qu'elles puissent être, je ne refuse rien; ces associations se regroupant entre elles, provoquent des chocs que je dois accepter; le champ de conscience se gonfle à de telles proportions qu'il semble insoutenable. Mais je sais que c'est à ce moment-là précisément, si je peux supporter encore, que l'éclair jaillit, l'aphorisme qui englobe tout le cheminement dialectique et les multiples relations qui l'ont accompagné. L'immense plage de l'esprit repose dans un grain de sable. Par contre lorsque la pensée se tait, c'est une autre voie que je dois poursuivre. Il faut précisément soutenir cette tranquillité. Cherchant trop précipitamment à m'en dégager, je sombre dans un affolement où les idées se croisent sans rime ni raison. Comme si je soufflais sur un amoncellement de limailles de fer, plutôt que d'y introduire un aimant. Je ne dois aucunement tenter de fuir cet état d'envoûtement, je dois, de façon littérale, m'y concentrer. C'est cette concentration qui, d'un coup, se cristallise en aphorisme inattendu, d'une densité si ferme que la pensée y trouve pour longtemps sa nourriture.

L'aphorisme est le produit naturel de l'esprit, comme la pomme du pommier. Il surgit de la faculté intuitive. Il a caractère d'immédiateté. L'intuition est à l'esprit ce que la sensation est au corps, c'en est, si je peux dire, l'organe tactile. C'est pourquoi l'intuition se donne toujours dans l'évidence. L'intuition comme la sensation à la fois intériorise, unifie et projette le monde objectif. Ainsi l'aphorisme rassemble les don-

nées multiples de la pensée, comme la sensation les données des sens, et par un saut sublime de rapidité, les coordonne, les relie à un centre commun. Il ne s'agit pas d'une pensée en plus, mais d'une sensation globale où toutes les pensées coexistent simultanément. L'aphorisme est centripète; de la somme désordonnée des tangentes, il s'élance vers un centre qui les justifie. C'est là la fonction la plus usuelle de l'aphorisme. L'intuition, comme un miroir, happe un ensemble épars d'idées pour les coaguler en une seule image. Mais l'aphorisme peut également émaner du centre, sans l'appui d'une pensée linéaire préalable. C'est l'autre face du miroir, qui cette fois s'empare du centre pour l'irradier en facettes multiples. Du silence, où l'esprit s'est engouffré, surgit une pensée si adroitement formulée qu'elle crée une sensation de plénitude. De cette plénitude naît une volonté de clarté qui active la pensée. Cet aphorisme est centrifuge, à proprement parler, créateur. Quittant la magie envoûtante du centre, l'aphorisme délie l'esprit pour s'élancer vers la profusion des périphéries. Par ce double mécanisme, l'intuition, et l'aphorisme qui en est l'expression, tentent de maintenir l'esprit dans l'amplitude de son mouvement. Trop préoccupé de raisonnements, le mental, par souci organique de compensation, sollicite l'intuition pour échapper à un éparpillement dévastateur; trop enclin à se vautrer dans la jouissance du silence et à s'y endormir, toujours par souci organique, il provoque une action, une intuition qui, comme une semence, s'enfonce dans la substance mentale, pour s'y déployer et y fleurir. Par l'intuition le mental accède à la fois, à cause même de cette double fonction du miroir, à l'inconnu qui l'habite, au pou-

voir de délier cet inconnu, et à mesure qu'il le démystifie, en reculer encore les frontières.

Il va sans dire que les aphorismes n'ont pas tous ce caractère. Ils procèdent souvent d'une simple habileté, d'un humour; ils sont parfois sentencieux, rassurants ou non, etc. Je me suis limité à quelques considérations qui, peut-être, nous permettraient de lire plus attentivement les aphorismes de Sri Aurobindo – puisque c'est de cela dont il s'agit dans ce Cahier. Il ne faut pas les parcourir, aussi intéressants soient-ils, à la course. Une attention soutenue est essentielle; l'attention doit se porter sur l'action qu'effectue, dans la substance mentale, chaque aphorisme. Il faut, en quelque sorte, les prendre au pied de la lettre, et ne pas trop hâtivement chercher à les désocculter. Car c'est leur action, et non le jugement que l'on porte sur eux, qui est garante de leur efficacité. Parfois ils soulèvent le mental à une telle hauteur que toute possibilité de pensée est momentanément suspendue. Parfois ils meublent le mental d'une pensée si dense que celui-ci, sans effort, se répand en visions multiples et unifiantes. Et souvent aussi, ils se posent en nous comme un simple état de fait, de plénitude, d'abondance, sans qu'on puisse nommer cet état. C'est précisément l'abandon à ces actions qui élargit la substance mentale, lui confère un nouveau pouvoir de vision et d'analyse, l'illumine. Puis il y a les aphorismes qui défient toute raison... mais ne serions-nous pas alors hors de l'action proprement mentale... Rappelons-nous que Sri Aurobindo lui-même a fondé sa recherche sur les aphorismes des Veda, dont il a scruté les hauteurs et les profondeurs. Puis de là, le bateau

supramental a largué ses amarres pour la grande aventure, utopique et prévisible, du monde nouveau.

Je ne peux quitter sans vous présenter un aphorisme de mon cru, qui depuis le début de cet article hante ma plume: «L'infini est la pierre de touche de la raison, dont elle est l'expression.»

Le fini n'existe pas. Seul l'Infini peut se donner à lui-même des limites. Le fini ne peut avoir ni commencement ni fin, car le fait même de concevoir un commencement et une fin est le signe de son infinitude. (Aphorisme 61)

Sri Aurobindo

Une pensée est une flèche tirée sur la vérité: elle peut frapper en un point précis, non couvrir la cible toute entière. Mais l'archer est trop satisfait de son succès pour en demander davantage.

(Aphorisme 71)

Sri Aurobindo

Présentation d'un peintre par lui-même

Gilles L'Heureux

L'inspiration est une ténue rivière de brillante clarté qui jaillit d'une Connaissance vaste et éternelle. Elle dépasse la raison plus parfaitement que la raison ne dépasse la connaissance des sens.

(Aphorisme 2)

Sri Aurobindo

Ma recherche en art a toujours privilégié l'exploration de sa genèse plutôt que l'activité physique de production de ces choses qu'on appelle des objets d'art. Aussi, lorsque j'ai abordé l'étude comparative de cette production dans les faits, je n'ai pas été surpris d'y constater que les sociétés s'emparent de l'art comme elles le feraient de n'importe quelle chose matérielle ou intellectuelle, c'est-à-dire pour n'en faire que des objets de communication et d'échange, chacune selon sa culture et les représentations qu'elle se fait des pouvoirs qu'elle doit exercer pour conserver, améliorer, augmenter ou jouir de sa prise sur le monde. Ces objets ne peuvent en eux-mêmes rendre compte de l'art et ce dernier ne peut lui-même relever d'activités et de choses qui sont conçues essentiellement dans le but d'assurer la survie et la reproduction des individus et des groupes qui composent les sociétés. Contrairement à ce que l'on croit, l'art ne relève pas davantage de l'individu – celui-ci n'étant qu'un élément entrant dans la composition physique de groupes qui s'amalgament à leur tour en sociétés.

Par contre en intégrant à cette étude comparative celle de la genèse de l'art, on voit bien que l'art ressortit à la personne. D'origine étrusque, le mot *persona* désignait le masque de théâtre servant aussi à amplifier la voix de l'acteur. En dépit de la diversité de significations qui l'ont recouvert symboliquement par la suite, ce mot éveille toujours en l'oreille latine les sons essentiels de «*per sum*» qu'on peut traduire littéralement par «*à travers (les apparences et la durée), Je (suis)*». Le terme «personne» renvoie donc à la conscience, au Je transcendantal, à l'«être-en-soi» ultime qu'on dit autrement encore immortel, divin, pur, infini, libre, parfaitement détaché – des notions qui peuvent toutes se rattacher en essence à celle de *sujet*. Or, comparativement, la notion d'«individu», qui renvoie au groupe et à la société, se rattache plus exactement à l'*objet* de la physique sociale. Mais cette dernière étant de plus liée dialectiquement à la politique, cet objet passe aussi d'une signification d'ampleur à celle de son intensité d'ampleur du fait que la politique fait des hommes eux-mêmes cette fois – et non des choses – son objet le plus élevé. Dans ces conditions, transposé en chose physique ou politique par la société et livré de surcroît à une activité matérielle ou symbolique dans les termes actuels d'un savoir qui se croit d'autant plus objectif qu'il se coupe du sujet, il ne subsiste plus du sens de ce sujet et de l'art qui en relève qu'une abstraction elle-même invertie en sa propre représentation. Ce niveau de savoir exprime en fait la naïveté d'une pensée objectivante qui, au plus fort de la fin historique de son hégémonie, tente de nier la vision de la réalité – gênante pour son maintien – des accomplissements de plus en plus évidents d'une activité subjective qui, loin d'être une représentation de

sens commun ou amoindrissante de science, permet présentement de franchir ce cap sans aucune perte de pouvoirs sur le monde en s'avérant au contraire et en ce cas plus performante. Certains esprits, même parmi les individus les plus respectables de nos sociétés, persistent à entretenir leur méconnaissance du sujet jusqu'à promulguer ouvertement la dissolution de la personne humaine, parfois de façon très convaincante au moyen de théories matérialistes aujourd'hui largement dépassées, même si leur activité les conduit à leur propre néant. Or c'est justement à cet abîme spirituel que s'oppose simultanément l'expression d'une remontée vers les sommets de l'art s'accomplissant en la personne par une saisie du sujet qui est toute aussi radicale que le fut celle de l'objet depuis Galilée – et c'est de plus par cette haute activité personnelle qu'est authentifié l'art, en même temps qu'est fondée aussi sa permanence dans le monde.

En conséquence de cette recherche et de mes études, j'ai toujours perçu les objets qu'étaient mes propres tableaux, dessins ou autres travaux d'art comme de simples signes marquant une genèse enfouie au plus profond de soi et du monde. Accordant cette vision à celle de mes propres pas comme de ceux d'un marcheur dont la mer effacerait la trace sur le sable, le sujet de l'art m'est apparu non seulement hors d'atteinte du temps, et ne pouvant se fondre dans les concepts d'essence spatiale qui ont tant marqué les modes et courants d'arts de mes contemporains. Il en résulta de plus que mon activité d'artiste demeura étrangère à la pratique largement établie aujourd'hui qui, en persistant à confondre art et démonstration, bute sur des questions de diffusion et

d'exposition d'objets matériels ou intellectuels. Il est d'ailleurs facile de constater où conduit, de nos jours, cette problématique de la communication et de l'échange insuffisamment dialectisée: les travaux d'artistes – y compris les artistes eux-mêmes – sont banalisés en choses par la volonté naïve de faire relever l'art d'une instrumentation sociale. Inauthentique par négation ou méconnaissance de la réalité du sujet, cet art inversi s'affiche avec tous les excès, les intrigues et les complicités individuelles ou sociales que commande l'envergure d'une telle inversion de sens. Mais en suivant à la trace, par de simples méthodes d'enquête, les formes cachées du détournement de l'art en questions de physique sociale et de politique – puis en analysant à fond ces données – on arrive à démasquer sa nature véritable dans le monde, et du coup celle de ses rapports avec les enjeux d'un bien plus grand combat qui se passe en chaque personne.

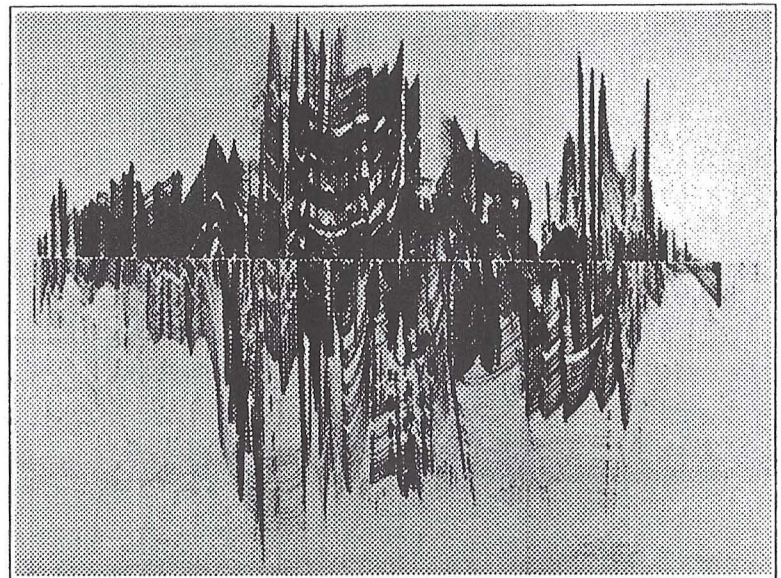
C'est donc en reprenant constamment en main sa propre personne, par l'observation rigoureuse de ce qui se passe en soi à chaque instant, en tout temps et lieux, qu'est révélée la source des pouvoirs de l'expression. Plus précisément en ce qui concerne l'art, c'est par ce qui tend, selon les mots de Raymond Abellio, à une «*adéquation de l'acte à la vision*». Un tel art se fonde dans le paradoxe alchimique d'une transformation et conversion où, en étant radicalement saisi, le sujet se fait simultanément sujet de recherche et sujet vivant se recherchant. En cette saisie authentifiante de soi dans le monde, l'art est tout autre que le résultat ou la cause d'une production d'objet matériel ou intellectuel: il est *Materia Prima* ou condition première d'où jaillit, de manière éclatante et permanente, une matière

seconde de laquelle seront pétris des travaux qui n'ont plus rien à voir avec les choses ou objets relevant d'une instrumentation sociale limitée par les définitions, lois et pouvoirs de la physique et de la politique. Il découle de la perception de cette haute réalité et de la nouveauté de l'action qu'elle permet que ce n'est plus seulement le monde mais l'univers aussi qui se prêtent à une création et transfiguration dans leur essence même.

Mais il faut savoir de façon réflexive et vécue que cette création de monde et d'univers se fait d'abord par l'intégration initiatique d'un mieux voir et faire qui n'est pas opposé à la science, au savoir ou à la réalité sociale et bien plutôt clairement relié à ces derniers. Ainsi mon activité personnelle et ma production de peintre (les signes ou traces de cette recherche, par exemple dans cette série d'environ quatre-vingt-sept dessins à l'encre sur papier réalisés à la suite de deux étés passés à reboiser nos forêts en Abitibi, en 1988-1989) paraissent être issues de ce séjour alors qu'elles avaient déjà pris forme dans des travaux antérieurs et qu'elles s'inspiraient de bien plus que l'engagement social d'un travail vécu dans un camp de planteurs et planteuses d'arbres.

C'est plutôt dans la lumière qui éclaire la réalité de l'interdépendance subjective et universelle dans le monde – non simplement à cause de la grande amitié que j'entretiens avec ma forêt depuis mon enfance ni au hasard d'un séjour chez elle comme travailleur forestier – que je peux comprendre et voir que c'était afin que jaillisse l'éclair de l'art qui les unit que se sont rencontrés cette forêt et cette vie. Parce que ces der-

nières sont aujourd'hui «dépeintes» en moi, je peux en offrir les signes à la vue de tous sans avoir à faire le souhait qu'ils soient aussitôt oubliés comme le commande la sagesse orientale. En effet, en plus de savoir dorénavant comment et pourquoi ceux-ci sont reçus comme objets et images dans le monde, je connais la loi qui fait qu'ils seront effectivement oubliés comme tels – car je vois, de toute part et dans l'instant, comment ceux-ci s'effaçant en soi, simultanément dans la transcendance s'achève l'art et s'accomplit l'oeuvre dans toute sa splendeur et sa nouveauté.



Dessin numéro 2 - Série de la forêt
Gilles l'Heureux

de l'agenda de mère

Voir la composition du soleil ou les lignes de Mars est sans doute un grand exploit, mais quand tu auras l'instrument qui te fera voir l'âme de l'homme comme tu vois un tableau, alors tu souriras des merveilles de la science physique comme d'un jouet pour les bébés. (Aphorisme 110)

Sri Aurobindo

«Les «merveilles», c'est très bien, c'est leur affaire. Mais c'est leur assurance outreucidante qui me fait sourire. Ils s'imaginent qu'ils savent. Ils s'imaginent qu'ils ont la clef, c'est cela qui fait sourire. Ils s'imaginent qu'avec tout ce qu'ils ont appris, ils sont les maîtres de la Nature – c'est un enfantillage. Il y aura toujours quelque chose qui leur échappera tant qu'ils ne seront pas en rapport avec la Force créatrice et la Volonté créatrice.

C'est une expérience que l'on peut faire facilement: un savant peut expliquer tous les phénomènes que l'on voit, il peut même se servir des forces physiques et leur faire faire ce qu'il veut (et ils sont arrivés à des résultats stupéfiants au point de vue matériel), mais si on leur pose seulement cette question, cette simple question: «Qu'est-ce que la mort?», au fond, ils n'en

savent rien. Ils vous décrivent le phénomène tel qu'il se produit matériellement, mais, s'ils sont sincères, ils sont obligés de dire que cela n'explique rien.

Il y a toujours un moment où cela n'explique plus rien. Parce que savoir... savoir, c'est pouvoir.

(silence)

En définitive, ce qui est le plus accessible à la pensée matérialiste, la pensée scientifique, c'est le fait qu'ils ne peuvent pas prévoir. Ils prévoient beaucoup de choses, mais le déroulement des événements terrestres est au-delà de leurs prévisions. Je crois que c'est la seule chose qu'ils peuvent admettre – il y a un aléatoire, il y a un champ d'imprévu qui échappe à tous leurs calculs.

Je n'ai jamais parlé avec le savant-type ayant la connaissance la plus moderne, alors je ne suis pas tout à fait sûre, je ne sais pas dans quelle mesure ils admettent un imprévu ou un incalculable.

Ce que Sri Aurobindo veut dire, je crois, c'est que quand on est en communion avec l'âme et que l'on a la connaissance de l'âme, c'est une connaissance tellement plus merveilleuse que la connaissance matérielle, que c'est presque un sourire de dédain. Je ne pense pas qu'il veuille dire que la connaissance de l'âme vous apprend sur la vie matérielle des choses que l'on n'apprend pas avec la science.

Le seul point (je ne sais pas si la science y est arrivée), c'est l'imprévisible de l'avenir. Mais il se peut qu'ils disent que c'est parce qu'ils ne sont pas encore arrivés à la perfection des instruments et des métho-

des. Par exemple, ils pensent peut-être qu'au moment où l'homme a fait son apparition sur la terre, s'ils avaient eu les instruments qu'ils ont maintenant, ils auraient été capables de prévoir la transformation de l'animal en homme ou l'apparition de l'homme à la suite de «quelque chose» dans l'animal – je ne suis pas au courant de leurs prétentions les plus modernes. En ce cas, ils devraient être capables de mesurer ou de percevoir la différence de l'atmosphère, maintenant, avec l'intrusion de quelque chose qui n'y était pas, parce que cela appartient encore au domaine matériel. Mais je ne pense pas que ce soit cela que Sri Aurobindo voulait dire; je crois qu'il voulait dire que le monde de l'âme et les réalités intérieures sont tellement plus merveilleuses que les réalités physiques, que toutes les «merveilles» physiques vous font sourire – c'est plutôt cela.»

Mère

Agenda de Mère Vol. 6 (1963 p. 103)

carnet de lecture

L'idéal de l'unité humaine

Daniel Gagnon

Sri Aurobindo, *L'idéal de l'unité humaine*, traduit de l'anglais par Mère, Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 1971.

Sri Aurobindo passe au solvant de sa pensée créatrice l'histoire de l'unité humaine et scrute la vérité profonde et complexe de la Nature en progrès. L'unité peut-elle se produire dans la riche diversité humaine et faire partie du plan final de la Nature? La Nature se sert de moyens apparemment opposés au but qu'elle poursuit, mais les résistances aideront par leur résistance la grande Créatrice, écrit Sri Aurobindo.

D'abord il y eut la famille, ensuite la commune, le clan ou la tribu, la classe, les États-cités; puis il y eut la nation et l'empire, marquant un élargissement constant, entraînant graduellement l'individu à se préparer à l'universalité finale. L'union ultime des peuples du monde est la voie qu'exige l'avenir du genre humain.

En dépit des insuffisances constantes de son effort et des faux pas de sa mentalité, l'humanité sera-t-elle capable d'un bond, d'un soudain progrès évolutif, d'une transition des égoïsmes collectifs à l'idéal de

l'unité humaine? La destruction générale serait la seule autre destinée possible pour elle. La crainte de formidables conflits et de guerres dévastatrices pouvant balayer le globe et faire crouler la civilisation pèse sur la pensée des nations et les pousse vers cet idéal.

Comment une fédération de nations libres (où tout asservissement, toute inégalité forcée et toute subordination d'une nation à une autre auraient disparu), composée de races et de cultures hétérogènes se souderait-elle pour devenir une unité naturelle et psychologique? Y aurait-il quelque chance qu'un ordre supra-national nouveau conduise, par un déroulement naturel du progrès spirituel du genre humain, à une structure solide qui permette à l'humanité de sortir de ses préoccupations inférieures et de commencer enfin à cultiver son moi supérieur? Une humanité spiritualisée qui serait unifiée non seulement dans sa vie extérieure et dans son corps, mais dans son âme intérieure, pourrait-elle subordonner les agents mécaniques, raciaux, géographiques, politiques, à son développement?

L'unité culturelle grandissante et l'interdépendance commerciale et politique accrue de tout le genre humain laissent prévoir l'utilisation organisée d'un État intelligemment représentatif de toute la nation consciente.

Cependant le danger d'un contrôle uniforme sur les peuples de la terre est grand et un régime qui supprimerait toute liberté individuelle au nom de l'uniformité serait désastreux. C'est l'Utopie moderne

de croire qu'uniformité est unité. Sri Aurobindo montre tout le péril d'un État mondial fondé sur le principe de centralisation et d'uniformité, unité mécanique et formelle. Il en résulterait nécessairement un ordre de société statique, car sans liberté individuelle, une société ne peut pas rester progressiste.

Il devrait toujours rester une certaine somme de libre variation dans la pensée, dans la connaissance et la culture. La société humaine ne progresse réellement et «vitalement» que dans la mesure où la loi devient l'enfant de la liberté, écrit Sri Aurobindo. L'idéal de liberté, d'égalité, de fraternité des révolutionnaires français doit prendre naissance dans l'âme et jaillir du dedans, des profondeurs cachées et divines; aucun mécanisme social, politique ni religieux ne peut créer cet idéal d'unité intérieure.

La question est de savoir s'il n'existe pas quelque part un principe d'unité dans la diversité. Il faut compter sur la poussée évolutive, sur un Pouvoir caché plus grand pour conduire l'humanité jusqu'au prochain pas nécessaire, car la nécessité est là. L'Organisation des Nations Unies incarne cette idée à parfaire, c'est dans son événement que se trouve la clef de ce qui doit être.

Nous devons pouvoir trouver le moyen d'une unité humaine réelle, fondamentale, intérieure et complète. Éveiller l'âme dans l'homme et tenter de le faire vivre dans son âme et non dans son ego. Telle serait la base d'un type supérieur d'existence humaine. L'espoir plus haut de l'humanité, écrit Sri Aurobindo en conclusion, dépend du nombre grandissant des hommes qui percevront cette vérité et chercheront à la faire grandir en eux-mêmes.

courrier du lecteur

Dans les temps modernes et sous l'influence européenne, l'art est devenu une excroissance de la vie ou un valet inutile; il aurait dû être son intendant principal et son organisateur indispensable.
(Aphorisme 385)

Sri Aurobindo

Pour le Cahier Bleu, pour Louise Myette, pour Montréal, je pose mes pinceaux et prends la plume. Je laisse cette belle matière, la peinture à l'huile, attendre dans le noir des tubes, un temps avant sa transformation.

Pour le yoga intégral, Sri Aurobindo et La Mère, à chacun son chemin, à chacun ses moyens, le melting-pot du yoga travaille dans le sens de l'évolution.

La matière est une.

Je pose ma plume, laisse l'ordinateur et reprends les pinceaux de poils de martre. L'alchimie des médiums liant les essences, l'huile et les pigments, transforme la matière jointe à l'esprit par la lumière.

Yoga des oeuvres.

Clair et net, le travail devient l'essence de mes racines. Elles sont dans le vent. Nomade je suis. Le vent aussi.

Le numéro 3 de cette petite revue bleu ciel ira de par le monde, de par les continents, du sud, du nord, de l'est, de l'ouest. Le Cahier Bleu, c'est comme des peintures restant ici et là. Le lien. Qui nous permet d'aller au-delà. Pour «Ça». Merci Le Cahier Bleu.

GAP.

Montréal, le 21 septembre 1994

La vie et l'action touchent à leur point culminant, elles sont éternellement couronnées pour toi, quand tu as obtenu le pouvoir de symboliser et de manifester en chaque pensée et en chaque acte, en art, en littérature et dans la vie, à la maison et dans le gouvernement et la société, dans l'acquisition, la possession et la distribution des richesses, l'Un Immortel au sein de Son être mortel inférieur.
(Aphorisme 205)

Sri Aurobindo

Table des matières

entrevue	4
Jocelyna Dubuc	4
Françoise Houle-Bégin	10
essai	15
Les révolutions spirituelles sont les grandes semailles - <i>Nicole Durand</i>	15
La vertu de l'aphorisme - <i>Guy Lafond</i>	22
Présentation d'un peintre par lui-même - <i>Gilles L'Heureux</i>	28
de l'agenda de Mère	34
carnet de lecture	37
L'idéal de l'unité humaine - <i>Daniel Gagnon</i>	37
courrier du lecteur	40

Les aphorismes de Sri Aurobindo sont tirés de *Pensées et Aphorismes - Tome I - traduits et commentés par la Mère*.
Sri Aurobindo Ashram Pondichéry, 1974.

LE CAHIER BLEU

éditions québécoises de l'oeuvre
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9